

MAPAMUNDI

The image is a monochromatic, high-contrast photograph of a city skyline, likely a mosque or a similar religious structure, reflected in water. The color palette is dominated by deep reds, oranges, and yellows, creating a dramatic and somewhat somber atmosphere. The architecture features several prominent domes and minarets. The reflection in the water is sharp and clear, mirroring the structures above. The overall composition is centered and balanced.

CHRISTOPHE PAUL

Mapamundi

MAPAMUNDI

CHRISTOPHE PAUL

Titre original: *Mapamundi*
Traduction : Véronique Conesa
© Christophe Paul 2009

Couverture : Zinnia Clavo, Eva Millares
Premier tirage: octobre 2012

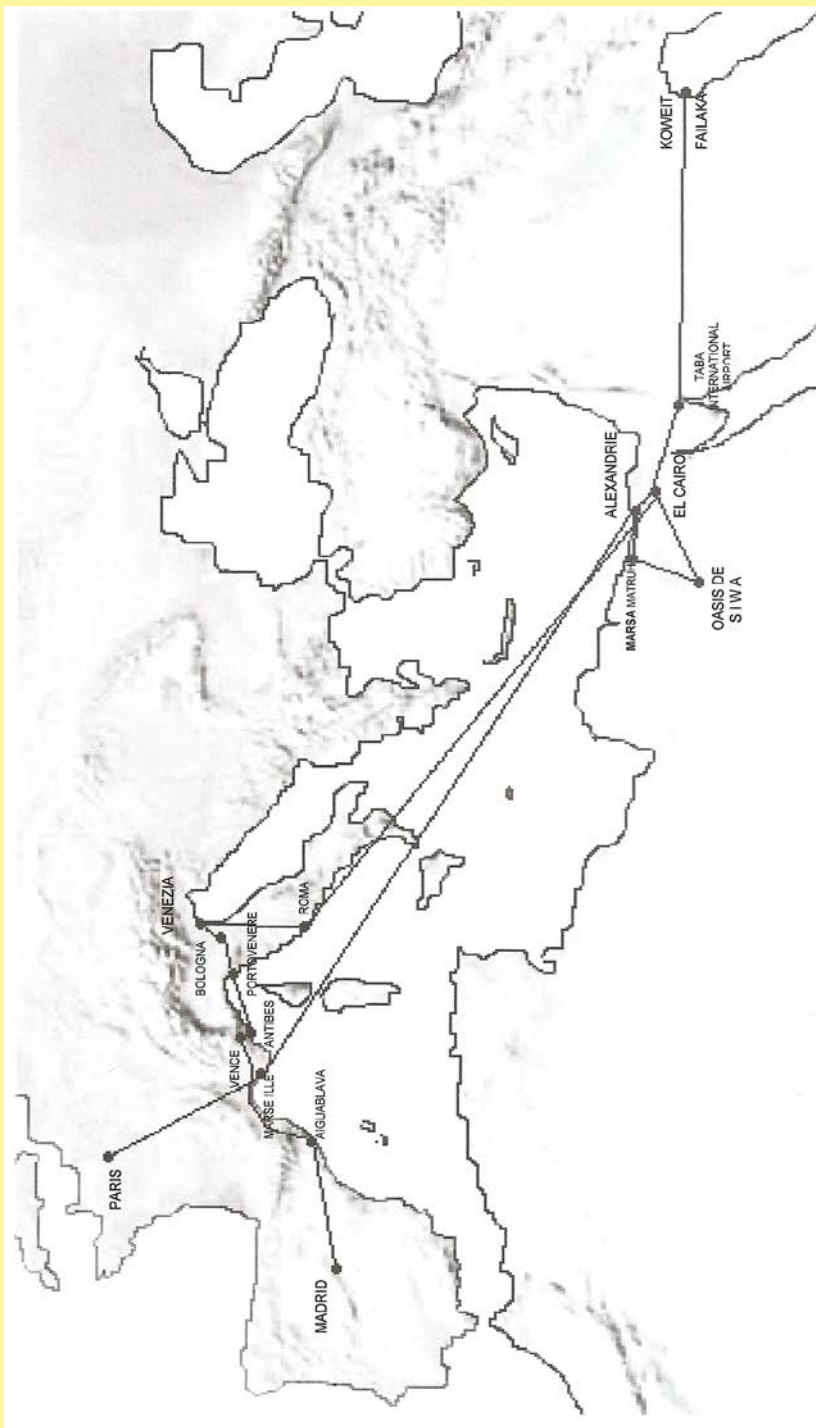
© Edicions

ISBN: 978-1480080461
Dépôt légal: 16/2010/1116

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5, 2^E et 3^E a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause est illicite »(art.L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À toutes les femmes avides d'émotion et d'aventure
Et à tous les hommes qui les aiment*



PERSONNAGES

Abdel Aziz	Homme de confiance, famille Zi Zenatti
Abie Brown	Blonde CIA
Ahmed	Homme de Bratti, Egypte
Albert Wineski	Chef CIA
Alberto	Gardien de sécurité B.N.
Augustino	Homme de Bratti.
Aurélia	Gouvernante, Palazzo Venise
Azîm	Gardien, maison du Perse, Siwa
Dennis Young	Chemise verte CIA
Don	Marine brûlé CIA
Edgard Rossi	Ami intime famille Zi Zenatti
Etienne Martínez	Capitaine Yacht
Eve Thousands	Archéologue fouilles, Siwa
Farûq	Homme de Bratti, Egypte
Frank Bowell	Homme CIA mission spéciale
Giovanni Licciardi Casamento	Evêque proche du Pape
Guido	Frère de Zi, surdoué
Hassân	Pilote de l'avionnette
Isabel El-Romani	Mère de Zi et Guido
Jamîl - Johnny	Domestique d'Eve Thousands, Siwa
Lennon	Chien de Guido, croisé Jack Russell
Louie Lauper	Noir CIA
Mahmud El-Abbibi	Cousin de Târek, Siwa
Marcello	Aide Palazzo Venise
María José del Pino	Amie Zi, ambassade USA
Massimo Zenatti	Père de Zi et Guido
Michel	Travaillait à l'Université de Californie
Miguel	Garçon de café, Parador Aiguablava
Natalia Costas	Voisine, amie de Zi
Paolo Bratti	Spécialiste missions spéciales Vatican
Pierre Henri	Propriétaire, entreprise de datation Paris
Radhiya	Femme d'Azîm
Samy	Expert robotique, petit copain de Zi
Saqr	Trafiquant, objets d'art égyptien
Târek El-Kassem	Taxi Alexandrie
Thierry Leroy	Historien chef de département. Louvre
Véro	Amie de Zi, Louvre
Walter	Marine sain et sauf CIA
Zaggâlah / zaggâl	Guerrier siwi
Zi Zenatti El-Romani	Héroïne.

La première explosion déchira le silence de la nuit à l'instant où la voiture quittait le terrain vague pour s'engager dans un chemin de terre, à une centaine de mètres derrière le lotissement.

— Guido, tu y as été un peu fort ! C'était quoi ça ?

Zi avait arrêté la voiture. Natalia et elle regardaient l'enfant avec une expression étrange.

— Rien, je vous le promets. J'ai seulement mis mes pièges.

— Et cette histoire du câble électrifié sur le pommeau de la porte d'entrée ?

— Tout au plus une petite décharge. Le différentiel électrique est de trente milliampères, c'est légal. Il coupe le courant immédiatement et on en est quittes pour une bonne frayeur.

Une seconde explosion les surprit à nouveau, faisant trembler la nuit.

— Putain ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Il vaut mieux ne pas rester ici, dit Zi. Elle engagea une vitesse et la voiture s'éloigna prudemment sur le chemin de terre, sans autre éclairage que celui de la lune, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la route principale.

La voiture quitta le chemin et bondit sur l'asphalte. Zi alluma les phares et appuya sur l'accélérateur. Le silence régnait dans l'habitacle. L'horloge numérique du tableau de bord indiquait déjà deux heures un quart du matin. Sur la droite on apercevait au loin la lueur d'un incendie. Les flammes devaient avoir plusieurs mètres de haut pour être vues à cette distance.

Soudain, à la sortie d'un virage, trois voitures de police et deux camions de pompiers les croisèrent dans un hurlement de sirènes, se dirigeant sans aucun doute vers les lieux du sinistre.

— Ils n'ont pas mis longtemps être alertés, observa Zi.

Personne ne répondit.

Les dernières heures avaient été assez intenses. Qui aurait pu imaginer

cet après-midi que tout allait être bouleversé à ce point ?

On s'en prenait à eux ? OK ! Mais ils n'allaient pas leur rendre la tâche facile.

PREMIÈRE PARTIE

1

***Banlieue Ouest de Madrid, Espagne.
Derniers jours de juin 2008, 5 heures plus tôt.***

« Il était une fois, il y a très, très longtemps, un jeune prince exceptionnel. La légende raconte qu'en l'an 357av.J.-C, un Pharaon égyptien appelé Nectanebo se rendit à la cour de son père, Philippe II Roi de Macédoine. C'était un mage très puissant, qui séduisit en secret Olympia, Princesse d'Épire et épouse du Roi. En réalité le Pharaon magicien n'était autre que le Dieu des dieux, celui que les Égyptiens appelaient Amon Ra, les Grecs Zeus et les Sumériens Mardouk.

Le prince vint au monde, et la reine le fit appeler Alexandre. Il avait des yeux vairons, l'un brun et l'autre gris vert. Cette particularité se remarquait surtout lorsqu'il avait des sautes d'humeur. » — Comme toi ! — « Les années passèrent, Alexandre reçu une éducation princière guidée par son percepteur, le grand philosophe Aristote. Son père fut assassiné lorsqu'il avait à peine vingt ans et on le proclama roi. Il prit alors son flambant cheval et se lança à la conquête du monde. »

— Zi, c'est « son flambant cheval, Bu-cé-pha-le ». — dit l'enfant en insistant sur les syllabes — C'est pas du jeu de tricher et de sauter des morceaux de l'histoire pour finir plus vite.

Zi fit la grimace. Guido, son petit frère, connaissait l'histoire par cœur depuis qu'il était tout petit et pouvait la réciter comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre.

Il la regardait avec sa frimousse souriante, tendrement encadrée par une touffe de boucles châtain rebelles et en bataille, qui pointaient dans toutes les directions. Il était allongé sur son lit, dernier havre de paix au milieu d'une chambre de préadolescent, dans laquelle paraissaient s'être livrés les derniers combats d'une révolution interplanétaire...

La chambre, d'une dizaine de mètres carrés, avait une seule fenêtre qui s'ouvrait sur la partie arrière de la maison, sur le petit bout de jardin, et plus loin sur les parties communes, avec la piscine et ce qui restait des cours de tennis. À droite du lit se trouvait la₁₀table de nuit, où reposait un disposi-

tif galactique : un réveil démonté d'où sortait un ramassis de câbles reliés aux boyaux d'une vieille radio démantibulée. Plus loin, un petit bureau en désordre, avec l'ordinateur portable entouré d'autres engins, une console vidéo inexplicablement impeccable, et tous les accessoires indispensables pour rendre heureux un jeune inventeur. Le sol en parquet, avec son tapis de poils entremêlés, disparaissait sous les amoncellements de vêtements et de livres techniques plus propres d'un autre âge. À gauche, l'armoire et les étagères vides sur lesquelles tout cela aurait dû être rangé.

Zi soupira vaincue. Ni elle, ni Teresa la femme de ménage, n'osaient entrer dans cette tanière pour mettre de l'ordre.

— Zi, tu m'as entendu ?

— Hé ! marmot, c'est déjà pas mal que je te la raconte tous les soirs, tu ne crois pas ?

— Tu as raison. Bon, on continuera demain avec la partie du trésor des Perses. Aujourd'hui je dois me coucher tôt, j'ai un contrôle de maths demain à première heure.

— Tu as bien appris ta leçon ? Je n'ai pas eu le temps de réviser avec toi.

— Ne t'en fais pas. De toute manière, c'est quasiment mieux quand tu ne m'aides pas, parce que les maths et toi vous n'êtes pas très compatibles que je sache.

— Ok, je sais, ce n'est pas la peine de me servir ça à toutes les sauces. Ce que je voulais dire, c'est que dernièrement je ne me suis pas beaucoup occupée de toi et que tu passes trop de temps derrière l'écran de ton ordinateur.

— C'est vrai ! Tu te consacres davantage à tes vieilles cartes et à tes recherches. Ce n'est pas un reproche, je sais que c'est important et secret.

— Tu n'as rien raconté à personne au sujet de mes recherches, n'est-ce pas ?

— Pour qu'on te mette en prison, et que je me retrouve complètement orphelin ?...

— D'où est-ce que tu tires ces idées, petit morveux ?

Zi effectuait ses recherches sans le cacher à son petit frère, mais elle ne criait pas sur tous les toits ce qu'elle faisait. Et lorsqu'elle n'y travaillait pas, tout était bien rangé dans l'armoire du couloir, sous les valises.

— Tu me prends pour un idiot ? Parce qu'il faudrait que je sois vraiment très bête pour ne pas m'être rendu compte que la Mappemonde sur laquelle tu travaillais l'année dernière est l'une de celles qui ont disparu de la Bibliothèque Nationale. Ils en ont suffi-₁₁samment parlé à la télé et dans les

journaux à partir du mois d'août, et il y avait déjà plusieurs mois que tu l'avais à la maison.

— Moi je crois que tu te trompes. Qu'est-ce qui te fait penser que ce sont les mêmes ?

— C'est quand même une sacrée coïncidence qu'elle apparaisse à la maison aux mêmes dates où elle a été volée, tu ne crois pas ? — Zi ébaucha un geste pour protester et allait commencer à nier tout de bloc, mais Guido leva la main en signal de stop, et continua sans lui donner le temps de prendre la parole. — Quand les journaux ont publié les photos, je les ai comparées.

Zi se leva indignée.

— Tu as fouillé dans mes papiers !

— Non, pas dans tes papiers. Dans ceux de la B.N.

— Pour ton information, sache que ces Mappemondes ont été retrouvées en Australie. Donc...

— « Donc... », l'une d'entre elles est sortie d'ici un mois et demi avant, et lorsqu'elles sont revenues à la B.N. et qu'elles ont été exposées en mars dernier, je suis allé les voir. L'une d'elles était celle qui se trouvait à la maison. J'en sais beaucoup plus que tu ne le penses, Zi. Je ne veux pas t'embêter, mais j'essaie de me tenir informé. Tu sais très bien que je passe davantage de temps que toi à la maison. Et que, même si je n'ai que douze ans, je suis au courant de beaucoup plus de choses que tu ne le crois. Par exemple ces deux valises dans le placard du couloir, toujours prêtes avec nos vêtements que tu changes toutes les semaines et qui contiennent même des trousseaux de toilette avec les brosses à dents et toutes tes crèmes, tout neuf. Comme si nous étions toujours prêts à partir en voyage. Au début j'ai cru que c'était une surprise, mais...

Zi se rassit, vaincue. Elle ne savait pas quoi dire. Ce petit bonhomme avait grandi très rapidement. Peut-être même trop. Il lui semblait que c'était hier qu'on leur avait annoncé la disparition de leurs parents, en 2004, et quatre longues années s'étaient déjà écoulées. Ils avaient ensuite dû abandonner la merveilleuse demeure familiale et déménager en banlieue. Dans un petit pavillon jumelé avec son petit jardin et sa piscine communautaire, où l'occupation principale des voisins était de passer les samedis après-midi, après le film, dans les centres commerciaux, pour ensuite aller à la messe de sept heures, évitant ainsi de devoir s'y rendre le dimanche matin. Et le dimanche matin à laver la voiture et couper les cinq mètres carrés de gazon, pour pouvoir recevoir les amis et₁₂ faire un autre détestable, bruyant,

malodorant et interminable barbecue.

— Bon Guido, il est tard. On parlera de tout ça un autre jour, maintenant ce n'est pas le meilleur moment, tu as un contrôle demain et Natalia m'attend en bas.

— Comme tu voudras. Je ne suis pas pressé.

Zi se pencha sur le garçon et l'embrassa sur le front.

— Bonne nuit Guido, à demain petit frère.

— À demain. Laisse la trappe ouverte au cas où Lennon rentrerait ce soir.

— D'accord.

Zi sortit, laissant la porte de la chambre entrouverte, et attendit quelques instants pendant que la voix de Guido ordonnait : « Lampe éteinte ! ». Elle vit diminuer l'intensité de la lumière qui filtrait sous la porte, jusqu'à ce qu'elle disparaisse complètement.

Elle descendit l'escalier sans faire de bruit en pensant aux nombreuses petites inventions de son frère qui la laissaient perplexe. Elle éprouvait une profonde admiration pour ce petit bout de chou, qui à douze ans seulement, était capable de pénétrer jusqu'aux tréfonds des mondes d'Internet, de découvrir les mots de passe les plus secrets du Net grâce à ses petits programmes, de visualiser et de déplacer les caméras de surveillance des bureaux, des magasins et des centres commerciaux, ou de programmer un PLC¹ pour ses robots et ses pièges.

Il avait soi-disant protégé toute la maison. Ce qui leur avait déjà coûté plus d'une mauvaise surprise. La première quand le facteur plein de bonne volonté, en essayant de livrer un paquet recommandé, était entré dans le jardin sans attendre qu'on lui ouvre la porte. Le pauvre homme s'était retrouvé trempé des pieds à la tête en quelques secondes parce qu'une cellule de détection de mouvement avait ouvert les électrovannes de cinq asperseurs qui pointaient directement sur le petit chemin qui conduisait à la porte d'entrée.

Ou bien lorsque le chat du voisin grincheux d'en face s'était faufilé pour la énième fois par la fenêtre de la cuisine à la recherche des restes du repas de Lennon. Il avait fait connaissance avec l'un des filets de Guido qui était tombé du plafond et l'avait enveloppé, l'immobilisant. Ceci n'aurait pas été

¹ PLC Programmable Logic Controlers ou Contrôleur Logique Programmable. Qui permet de contrôler avec des signaux électriques des appareils, testeurs...

un problème si ce n'est que précisément ce week-end ils n'étaient pas là, et que le chat, se traînant et se débattant comme il pouvait, à demi prisonnier par les mailles du filet, avait tout renversé sur son passage et était tombé par terre en se cassant une patte. Il avait miaulé de douleur et de désespoir jusqu'à ce que les voisins avertissent les pompiers. Ceux-ci avaient dû casser la porte pour lui porter secours. Zi avait dû faire appel à tout son pouvoir de persuasion pour que le voisin ne porte pas plainte à la SPA.

2

— Ça y est ? Demanda Natalia.

— Oui, il a un contrôle demain à première heure.

— Ne t'en fais pas, le connaissant, tu peux être sûre qu'il connaît sa leçon sur le bout des doigts. Quelle barbe cette histoire d'Alexandre. Il doit la connaître par coeur, tu la lui racontes tous les jours, et en plus par épisodes.

— C'est vrai, et depuis toujours. Papa a commencé à la lui raconter quand il était tout petit. Il était très pointilleux sur les détails. Toujours pareil, avec les mêmes mots. Comme s'il s'agissait d'une oeuvre de théâtre que Guido devait savoir sur le bout des doigts. Moi ça me tapait sur les nerfs. Mais ça plaît à Guido. C'est comme un rituel. Et maintenant qu'ils ne sont plus là, c'est une manière de les avoir ici avec nous. Il la connaît mieux que moi, et lorsque je me trompe d'un seul mot, j'ai droit à la correction. — Elle se tut un instant et changea de sujet. — Allons à la cuisine voir ce que nous trouvons pour dîner.

Natalia était la voisine du jumelé. Elles dormaient dos à dos, ce qui laissait peu de secrets à leurs respectives vies amoureuses, qu'elles commentaient entre rires et moqueries sympathiques. C'était une fille grande et mince, avec des cheveux jaune paille dans tous les sens du mot. Elle était généralement vêtue de leggings et d'un tee-shirt. Tout le contraire de Zi, qui était menue, de taille moyenne, avec une chevelure brune et brillante dont les boucles lui tombaient dans le dos, et qui portait généralement des « micro jupes ou micro robes » surnommées ainsi par son amie à cause du faible métrage de tissu utilisé pour leur confection. Les formes qui manquaient à Natalia, étaient généreuses chez Zi.

Elles s'étaient bien entendues dès leur arrivée dans le quartier. Natalia leur avait souhaité la bienvenue avec une pizza le jour même où ils s'étaient installés. Divorcée, la trentaine, sans enfants, elle croquait la vie à pleines dents. Exactement ce dont Zi, à 15vingt-huit ans, avait besoin en ce

moment : beaucoup de gaieté et de bonne humeur. Elles sortaient danser et s'amuser une à deux fois par mois, dès qu'elles pouvaient laisser Guido sous bonne surveillance. Le reste du temps, elles se voyaient plusieurs fois par semaine chez Zi, ce qui était plus pratique pour le garçon.

Natalia était chef du département d'achats d'une importante entreprise de cadeaux publicitaires, dont le principal actionnaire était son père. Ce qui l'obligeait à voyager souvent à travers l'Europe et en Chine. Tandis que Zi avait un petit poste à la Bibliothèque Nationale, qui lui laissait beaucoup de liberté.

— Comment ça va à la B.N. ?

— Bien. Comme toujours. La routine et l'ennui du travail bien fait.

— As-tu des nouvelles d'Abdel Aziz ? Ça fait presque un mois qu'il est parti, non ? J'espère qu'il va bientôt rentrer pour que l'on puisse sortir s'amuser pendant qu'il garde Guido.

— À vrai dire, je suis un peu inquiète. Ce n'est pas dans ses habitudes de partir si longtemps, et encore moins sans donner de nouvelles.

Abdel Aziz était le majordome, l'homme de confiance, l'ami... Il était difficile de définir quel était le rôle qu'il jouait dans la famille. Il avait la cinquantaine, était soigneux et méticuleux, mais pouvait aussi se transformer en une véritable brute obstinée. Il mesurait environ un mètre soixante-quinze, la peau mate, extrêmement mince, mais avec une force insoupçonnable, les cheveux très courts et une élégante barbiche orientale. De nationalité égyptienne, bien qu'il ait parfois commenté qu'en réalité sa famille était d'origine perse, il était au service de ses parents depuis qu'elle en avait mémoire, n'était pas très bavard et veillait sur la famille Zenatti comme si sa vie en dépendait, comme un ange gardien toujours présent. Surtout depuis la disparition de leurs parents. Il était parfois pénible d'avoir cette ombre collée au corps en permanence. Mais il s'entendait bien avec Guido et veillait sur le garçon avec vénération, et avec une tendresse peu commune, sans pour cela lui passer tous ses caprices. Il avait même confié un jour à l'enfant que sa famille était au service de la sienne depuis des générations et des générations. C'était comme une tradition. L'aîné était toujours appelé Abdel Aziz et passait au service de la famille quand celui qui était en fonction ne pouvait plus assumer le poste. Quand Guido raconta cela à Zi, elle sourit en voyant comment le gamin avait pris₁₆ au sérieux une autre histoire de

l'Égyptien. Dernièrement il s'absentait fréquemment, mais jamais plus de quelques jours, tout au plus une semaine. Zi était inquiète de cette absence prolongée. Sa protection lui manquait.

Soudain, un vacarme leur parvint de l'entrée, suivi d'un aboiement. Les deux filles passèrent toutes les deux la tête par l'embrasure de la porte de la cuisine, juste à temps pour voir Lennon se frayant un chemin vers elles depuis sa trappe d'entrée, à travers les boîtes en carton remplies de récipients en plastique pour le recyclage et le sac-poubelle.

— Lennon, je suis navrée, j'ai complètement oublié de laisser ta trappe dégagée. Viens ici petit voyou, où étais-tu passé ?

Zi se pencha pour accueillir le petit chien qui trottait vers elle, la langue pendante et les yeux pétillants d'une joie espiègle. C'était un « sept coups », comme disait Zi, un mélange de mère Jack Russel et de père inconnu, blanc avec des taches marron qui semblaient disposées par un styliste. L'une d'elles encerclait son œil gauche en lui donnant un air de voyou provocateur. Il avait une barbiche et des poils sur la queue, mais les gènes de la mère dominaient.

Lorsque Guido l'avait reçu en cadeau, quatre ans plus tôt, il avait dû choisir parmi une nichée de cinq chiots ; il n'y avait eu aucun doute des deux côtés. Le chiot s'était approché immédiatement de Guido, qui l'avait pris dans ses bras et emmené en disant : « je t'appellerai Lennon ».

Lennon s'arracha aux caresses de sa maîtresse et se dirigea tout droit vers sa gamelle. Il resta planté là, scrutant la profondeur de son vide et émit un aboiement tout en regardant intensément Zi, en penchant la tête de côté.

— Il ne lui manque plus que la parole, dit Natalia.

— Il ne me manquait plus que ça. J'en ai assez d'un qui parle à la maison. Et toi, galopin, tu crois que tu peux disparaître trois jours et ensuite revenir avec des exigences ?

Lennon s'assit sur son arrière-train en agitant rapidement sa petite queue qui battait le sol avec un son sourd et rythmé, tandis qu'il montrait les dents en souriant et émettait un gémissement aigu et plaintif.

Zi soupira tout en se dirigeant vers un des placards de la cuisine à côté du réfrigérateur, l'ouvrit sous le regard attentif de Lennon dont la queue attaqua déjà le roulement final, sortit une boîte de nourriture pour chien et en versa une poignée dans sa gamelle.¹⁷ Lennon émit un soupir de satisfac-

tion et commença à dévorer ce qu'elle lui avait donné, oubliant le reste de l'humanité.

— Ça fait sûrement trois jours qu'il n'a pas mangé.

— On dirait. Bon ! Allons voir ce que nous allons dîner, dit Zi en ouvrant le réfrigérateur.

— Quelle idiote ! — s'écria Natalia, — j'ai acheté des rouleaux de printemps, du riz, des nouilles chinoises, et du canard pékinois chez le traiteur chinois du centre commercial en rentrant cet après-midi. Demain après le boulot je m'en vais en week-end avec Eduardo au Parador¹ d'Aiguablava, à Girona, et je ne pensais pas cuisiner. J'ai même déjà fait ma valise.

— Tu ne perds pas ton temps ! Eduardo, celui du club de voile de l'été dernier ?

— Oui.

— Mais, il n'était pas marié avec la blonde aux cheveux courts qui ne le laissait pas seul un instant ? Celle qui faisait la gueule quand on prenait le même bateau et que l'on plaisantait avec lui ?

— Il m'a appelé lundi en me disant que sa femme devait aller avec les enfants quelques jours à la campagne parce que son père doit vendre des terrains et qu'il a besoin de sa signature.

— Tu me raconteras comment ça s'est passé, lui dit Zi avec malice.

Les deux filles réunies étaient un vrai séisme, elles n'arrêtaient pas de plaisanter, il y avait toujours une bonne raison pour être gaies et profiter des bons moments. Elles ne passaient pas inaperçues, et attiraient l'attention grâce à leur sensualité et leur spontanéité, surtout chez le genre masculin. Mais sous cet aspect extérieur frivole, il y avait deux femmes d'une intelligence plus qu'évidente.

— Bon, je vais chercher le dîner à la maison. Sors les baguettes et la bière chinoise, je suis de retour dans deux minutes.

— Je n'ai pas de bière chinoise.

— Alors, sors un petit vin.

— Ça j'ai.

Natalia sortit en riant et en claquant la porte, suivie de Lennon qui était toujours partant. Elle n'avait surtout pas oublié d'appuyer sur le bouton vert qui désactivait la cellule de détection des asperseurs de Guido le temps d'arriver à la rue.

¹ Paradores de España. Chaîne hôtelière espagnole

Trois minutes plus tard elle sonnait au portillon du jardin et attendait sagement dans la rue que Zi lui ouvre la porte de la maison et appuie sur le bouton vert ; elle n'avait pas la clé du bouton extérieur. C'était une chose habituelle. Même les voisins le savaient. Le seul qui n'avait pas de problème était Lennon, Guido avait placé la cellule au-dessus de sa taille, queue comprise. Le système était désactivé jusqu'à ce que l'on ferme de nouveau la porte de la maison, instant où se produisait le réarmement du mécanisme, une soixantaine de secondes.

— J'ai mis la table dans le salon, ça te va ? Comme cela on pourra regarder un film.

— D'accord ! Je mets le repas à réchauffer dans le micro-ondes.

3

Il y avait déjà un bon moment qu'elles avaient terminé de dîner. La petite table du salon était envahie par les restes de nourriture chinoise.

Le film était intéressant. Mais Natalia était perdue dans ses pensées. Elle contemplait le confortable salon-salle à manger. Les murs, jaune pâle, presque blancs. Les meubles en bois clair, le canapé vert pastel et l'unique fauteuil à oreilles blanc écru, terrain conquis et non négociable de Lennon, avec sa couverture favorite, rouge pluché. Des tableaux et des reproductions de peintures importantes accrochés aux murs. Tout cela était très joli et très confortable, mais ça pouvait être la maison de n'importe qui. Une maison impersonnelle dans un catalogue de décoration.

Natalia venait de s'en rendre compte : il n'y avait rien dans toute la maison qui rappelle une vie passée, quelque chose qui aurait une relation avec une famille, quelque chose de plus de quatre ans. Pourquoi ? Elle savait que les parents de Zi étaient historiens et archéologues et qu'ils l'avaient appelé Zi parce que sa mère, Isabel, accompagnée de son père Massimo, avait porté sa grossesse lors de fouilles sur le bord de la rivière Zi, dans la province chinoise de Huan à quelques kilomètres de son embouchure sur le lac Dongting.

Elle savait aussi que ses parents avaient disparu en Iraq près de Bagdad en 2004, en pleine guerre. Mais personne ne semblait savoir ce qu'ils faisaient là-bas.

Elle regarda Zi. Une vraie beauté, avec un quotient intellectuel bien supérieur à la moyenne, de même que son petit frère. Elle ne pouvait pas renier son ascendance italienne et égyptienne. Elle avait la peau dorée toute l'année, de ces peaux veloutées qui donnent envie de les caresser, des yeux verts foncé avec de longs cils couronnés par des sourcils garnis mais bien définis, lui donnant un aspect sauvage, et un nez droit, peut-être un peu long, qui définissait parfaitement son caractère et son fort tempérament. Sa chevelure longue et brillante, tombait en une₂₀cascade de boucles jusqu'au milieu

du dos. Son corps, menu et nerveux, avec toutes les formes qu'une femme pouvait souhaiter, paraissait sculpté par un artiste scrupuleux de respecter les archétypes féminins. Zi était toujours vêtue légèrement, elle ne supportait pas de porter des épaisseurs de vêtements, et par conséquent il était très habituel que les hommes posent sur elle un regard insistant. Elle ne s'en apercevait pas, c'était comme s'ils en regardaient une autre, c'était une attitude normale pour elle, sans malice. Et si à certains moments on pouvait entrevoir quelque chose sous sa robe, elle s'en fichait. Ne la voyait-on pas en bikini à la plage ?

Ce soir, pendant que Zi couchait Guido, Natalia était montée à la salle de bain ; celle d'en bas était réservée au sac à puces de Lennon avec son panier et ses jouets. En sortant, elle n'avait pas pu éviter d'entendre Guido parler de la Mappemonde et des valises. Elle essayait de recoller les morceaux. Depuis deux ou trois jours, il y avait une voiture garée dans la rue avec deux personnes à bord. Elle avait tout d'abord pensé que c'était les gardes du corps du « Guardia Civil » ou bien du conseiller municipal, qui habitaient dans le lotissement. Mais maintenant elle avait des doutes. Et s'ils étaient là pour une autre raison ?

— Natalia. Qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ?

— Le film est déjà terminé ?

— Non, c'est la pub.

— Eh bien profitons-en pour tout ramasser.

— Natalia, quelque chose ne va pas ?

— Rien de spécial, laisse tomber, ça passera.

Elles ramassèrent tout en silence. Natalia évitait le regard de Zi. Lorsque la situation devint inconfortable, Zi attrapa Natalia par la main, l'obligea à s'asseoir sur une chaise de la cuisine, prit place en face d'elle, et en la regardant dans les yeux, lui dit :

— Natalia, cela fait déjà quatre ans que nous nous connaissons. Je vois bien qu'il y a un problème. Allez, lâche le morceau qu'on en finisse.

— Bon ! Ça ne me regarde pas et je ne veux pas me mêler de tes affaires, mais pendant que tu étais avec Guido dans la chambre, je suis montée à la salle de bain et j'ai entendu une partie de votre conversation. Je suis navrée, je n'écoutais pas derrière la porte, je ne faisais que passer.

— Ce n'est pas grave. Il n'y a rien spécial dans ce que je raconte à Guido.

— Je pensais plutôt à ce que Gui-₂₁ do te disait.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu veux parler, dit Zi en essayant d'élu-der le sujet.

— Je parle des Mappemondes de la B.N.

— Ah ! Ça.

— Oui, ça.

— Des histoires de gosse, n'y fais pas attention.

— Écoute Zi, c'est toi qui as voulu savoir. Je t'apprécie beaucoup, et vous faites partie de ma famille, y compris Lennon. Donc si tu me dis qu'il n'y a rien de spécial, eh bien c'est qu'il n'y a rien de spécial. Mais alors ne me demande pas ce qui m'arrive. D'accord ? Parce que si tu veux vraiment savoir, je suis plutôt inquiète, je deviens peut-être un peu parano, mais lorsque je vois des gens bizarres assis dans une voiture des heures et des heures en surveillant notre rue...

— Qu'est-ce que tu racontes au sujet de gens bizarres dans une voiture, qui surveillent notre rue ? Je n'ai rien vu, dit Zi d'une voix inquiète.

— Ils sont au bout de la rue, à côté des cours de tennis.

— Merde ! Je ne les ai pas vus.

— Ça fait trois nuits et deux jours qu'ils sont là.

— Les mêmes ?

— Je n'en sais rien, je ne me suis pas approchée pour voir leurs tronches. Tu sais bien que je ne supporte pas les lentilles de contact et que les lunettes ne m'avantagent pas du tout. Mais c'est toujours la même voiture, elle ne change pas de place et la plaque est récente. Je pensais que c'était les gardes du corps d'un homme politique menacé, comme on a un conseiller municipal ici à côté... En plus, ils sont placés stratégiquement, personne ne peut passer dans la rue sans être vu.

— Merde ! Répéta Zi. Elle avait l'air à la fois fâchée et inquiète.

— Qu'est-ce qui se passe Zi ?

— Rien.

— Maintenant c'est à mon tour. Tu viens de lâcher deux gros mots de suite. Si tu as des problèmes, dis-le-moi. Pense que tu n'es pas seule. Il y a Guido. Et Lennon, ajouta Natalia avec un sourire affectueux.

Zi lui rendit son sourire et se détendit un peu. Abdel Aziz n'était pas là. Elle ne pouvait pas mettre Guido en danger, et elle pouvait faire confiance à cent pour cent à Natalia. De plus, maintenant elle l'avait compromise elle aussi.

— Je ne sais pas si j'ai un pro-₂₂blème. Il n'y a aucune raison.

L'histoire de la Mappemonde date de l'année dernière et normalement personne ne devrait pouvoir faire le lien. Si je te raconte quelque chose, tu deviens complice. Moins tu en sauras... Ce ne serait pas honnête de ma part de te compromettre.

— C'est à moi de décider. Et j'ai toujours aimé les films de gentlemen cambrioleurs.

— Je vais jeter coup d'oeil à cette voiture. Tu viens avec moi ?

— Allons-y.

Elles sortirent par la porte de derrière qui donnait sur le petit jardin de la maison, suivies de Lennon, haletant de plaisir devant la perspective d'une excursion nocturne.

Elles franchirent la grille de la palissade qui les séparait des parties communes, qui grinça sur ses gonds.

— Il faudra que je la repeigne et que je la graisse cet été, dit Zi pour la énième fois, sachant que dans trente secondes elle l'aurait déjà oubliée et que la porte resterait une année de plus dans l'état où elle se trouvait. Sûrement jusqu'à ce qu'elle effondre et qu'il n'y ait plus aucune solution.

— Par où passe-t-on ? demanda Natalia.

— On pourrait contourner la piscine. Mais dis-moi ce que tu en penses. C'est toi qui as localisé la voiture. Il faudrait arriver à sa hauteur sans qu'ils nous voient.

— Et s'ils nous découvrent ?

— On peut faire semblant de promener le chien... Je vais chercher la laisse, dit Zi, et elle partit en courant vers la maison.

Quelques instants plus tard, elle était de retour avec la laisse de Lennon dans une main et des sachets en plastique « ramasse crotte » dans l'autre.

— Où vas-tu avec ça ? Demanda Natalia.

— C'est pour que ça paraisse plus véridique, de nos jours personne ne sort promener son chien sans la laisse et les sachets noirs. Lui répondit Zi en se penchant pour attacher Lennon.

— C'est ça... — se moqua Natalia — On va contourner la piscine. Ensuite on entrera sur les cours de tennis du côté des cabines. Comme cela nous arriverons à la hauteur de la voiture par-derrière, et surtout nous serons protégées par ce qui reste du muret.

— C'est vrai, de ce côté la haie de lierre est assez touffue, dit Zi tout en regardant sa montre, il était déjà minuit.

— Si ces mecs en ont après toi et qu'ils nous voient...

— S'ils nous voient, quoi ? de-₂₄manda Zi en s'arrêtant net.

— Je n'en sais rien. Et c'est ce qui me fout le plus les boules. Ne pas savoir ce qui va se passer, ni quelles sont les options.

Zi acquiesça de la tête et elles se remirent en route.

Elles contournèrent la piscine en marchant lentement, Lennon tirant sur sa laisse dans toutes les directions.

C'était une de ces merveilleuses nuits de fin juin. Le ciel était complètement dégagé et la lune presque pleine brillait si fort qu'elle donnait une impression de profondeur infinie au bleu foncé du ciel. La clarté était telle que l'on distinguait à peine les étoiles. Une petite brise laissait une sensation de chaude douceur sur la peau nue de leurs épaules.

Le petit lotissement était construit en demi-cercle autour de la piscine. Tous les pavillons jumelés avaient leur petit jardin privé qui les séparait de la partie commune. Pendant le week-end, celle-ci grouillait d'enfants, d'adolescents et de parents, qui se baignaient et chahutaient. À cette heure-ci, on entendait seulement le son des grillons entrecoupé par le traintrain quotidien des familles qui terminaient de dîner ou de regarder le film, se filtrant à travers les fenêtres ouvertes, derrière les haies.

À leur gauche se trouvaient les cours de tennis qui donnaient sur leur rue, et à droite le portail de secours qui donnait sur l'autre rue, celle qui sortait du lotissement. Mais il valait mieux ne pas être pressé, parce que l'endroit était devenu un ramassis de vieux objets, chaises, tables, une vieille balançoire et autres fourbis que les enfants utilisaient pour faire leurs cabanes et leurs repaires.

Elles contournèrent les cabines des douches communes. Lennon continuait à marquer son territoire, enchanté de l'excursion improvisée.

— Ce chien a un camion-citerne à la place de la vessie, dit Natalia voix basse.

— Tais-toi ! On est arrivées à la porte des cours de tennis.

Elles s'arrêtèrent toutes les deux sur le seuil. Le grillage qui séparait les cours du reste de l'enceinte était complètement rouillé et la porte gisait sur le sol à quelques mètres de l'entrée, couverte de feuilles sèches, de sachets plastiques et d'autres saletés non identifiées. Plus loin, les restes du filet décrivaient un arc entre les deux poteaux, le centre traînant par terre, au milieu d'un autre tas d'ordures. Mais quelque chose faisait de ce lieu un endroit spécial. Tout à coup Zi comprit : les grillons ! L'endroit était plein à craquer de grillons qui faisaient la fête en donnant un concert. Zi se promit qu'à la prochaine assemblée de coproprié-₂₅taires elle demanderait qu'on prenne

une décision en ce qui concerne les cours de tennis. Mais pour cela elle devrait aller, pour la première fois, à une assemblée. Bon ! Si elle avait le temps, sinon, qu'importe, elle ne venait jamais ici, et elle n'aimait pas jouer au tennis.

Au fond on apercevait le muret, doublé de la haie et du grillage qui donnait sur la rue.

— C'est vraiment crado — dit Zi à voix basse — Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

— On pourrait contourner le cours sur la droite, il y a moins de cochonneries par terre, jusqu'au bout du muret. Après on le suit en se baissant, jusqu'à la voiture. Elle doit se trouver juste où le muret est effondré.

— Ok, je te suis.

Natalia lui lança un regard du coin de l'oeil et se mit en marche, Zi derrière elle et Lennon sur leurs talons, complice de la manoeuvre.

Elles avançaient plus lentement à chaque pas, retenant de plus en plus leur souffle sans s'en rendre compte. Natalia montrait le bout du nez par-dessus le muret tous les deux pas pour voir où elles en étaient. Lorsqu'elles arrivèrent au bout, là où le muret s'était effondré, elles étaient en apnée.

Le feuillage de la haie était assez dense et ne permettait pas une bonne vision de la rue. C'est alors qu'elles entendirent des voix d'homme.

— Passe-moi le Ketchup s'il te plaît, dit le premier en espagnol, avec un fort accent anglo-saxon.

— Tiens, lui répondit une voix avec la bouche pleine.

Ensuite juste les bruits de deux bouches qui mâchaient. Natalia se mit à genoux et se pencha pour observer par-dessous la haie, où elle était moins touffue. Elle se retira brusquement en arrière et chuchota à Zi :

— On est juste à la hauteur de la roue avant. On voit parfaitement la tête du conducteur. Tu veux regarder ?

— D'accord, fais-moi de la place.

Natalia se retira doucement sans faire de bruit et Zi occupa sa place. Elle se mit à genoux et commença à se pencher en avant. La position était assez inconfortable, la micro robe manquait de tissu, plus elle étirait son cou pour voir, plus elle semblait courte. Lorsqu'elle réussit enfin à distinguer quelque chose, elle l'avait sur les reins, avec Lennon fouinant où il ne faut pas. Elle se retira très lentement pour ne pas faire de bruit. Natalia tenait Lennon dans ses bras pour qu'il cesse de gêner.

Zi se mit debout tout en ajustant₂₆ sa robe. Ce qu'elle avait vu ne lui

avait pas du tout plu, maintenant elle voulait voir qui était l'autre homme. Elle se pencha donc par-dessus le muret et sépara lentement, très lentement, les branches qui lui cachaient la voiture. Elle finit enfin par voir quelque chose. Elle distinguait parfaitement le conducteur, mais celui-là elle ne l'avait déjà que trop vu. Qui pouvait bien être l'autre ? Elle ne parvenait pas à le voir, il était dans une zone peu éclairée. À ce moment-là, l'homme s'inclina pour prendre sa canette sur le tableau de bord et entra dans le faisceau de lumière du réverbère.

Zi se retira brusquement, mais eut le réflexe de ne pas lâcher les branches d'un coup. Elle s'assit à côté de son amie.

— Quoi ! On dirait que tu as vu le diable.

— PUTAIN, MERDE, MERDE. Je ne comprends pas, dit Zi entre ses dents. Sa bouche, habituellement sensuelle, avec ces lèvres qui attiraient tant les regards, s'était transformée en un trait. Le nez pincé, la respiration entrecoupée, elle était pâle comme une morte.

— Calme-toi, partons d'ici tout doucement, tu m'expliqueras tout ça plus tard.

C'est alors qu'arriva ce qui n'aurait pas dû arriver. L'un des hommes éructa avec fureur puis rit aux éclats. Le résultat fut immédiat, Lennon jappa, grogna et se tortilla dans tous les sens pour échapper des bras de Natalia qui devait réunir toutes ses forces pour essayer de le retenir. Plus elle le retenait plus il se débattait et jappait pour s'échapper.

Tous les grillons se turent.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit la voix qui n'avait pas d'accent américain. Puis le bruit des deux portes de la voiture qui s'ouvraient et ensuite des pas qui s'approchaient de la clôture.

Zi se précipita sur le collier de Lennon et avec un geste rapide et précis elle détacha la laisse. Ensuite elle le prit des bras de Natalia et, comme elle put, le lança littéralement par l'ouverture du muret. Lennon qui était déjà bien gonflé d'avoir été retenu se défoula sur les deux hommes, lesquels se sentant protégés par la haie, donnèrent des coups de pied à la clôture pour le provoquer. Celui qui avait un accent dit :

— Viens ici clebs, viens. Il ouvrit sa braguette pour essayer de lui pisser dessus. Mais Lennon, à qui Guido depuis tout petit avait déjà fait le coup, ne fut pas pris au dépourvu. Il fit un saut en arrière et s'en alla tranquillement vers la porte des cours en leur offrant toute son indifférence.

— *Fuck off, fucking dog!!*¹ dit l'homme en retournant à la voiture.

Puis elles entendirent deux portes qui se fermaient.

— Il m'a foutu les boules ce sal cabot, putain.

— *Yeah, I was scared too.*²

— Essayons de ne pas trop nous faire remarquer. Les gens sont généralement assez curieux. Je n'ai pas envie d'avoir des problèmes.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ! — dit l'homme à l'accent — ce soir tout sera réglé, non ? Alors quelle importance ont les voisins. La voiture n'existe pas, les plaques sont fausses, donc quand nous partirons, où veux-tu qu'ils aillent chercher ? Ils n'ont quasiment pas de contacts avec les voisins. Les gens du quartier ne les connaissent même pas. Le gosse ne joue presque pas avec les gamins d'ici.

— Et la voisine ? La maigrichonne dégingandée du jumelé.

— Elle te plaît, hein ? J'ai vu comment tu la regardes quand elle passe dans la rue.

— Oui, elle a quelque chose. Je lui rendrais bien un petit service.

— On doit aussi s'occuper d'elle. Mais il est encore tôt, sois patient. Nous allons tout d'abord attendre qu'il n'y ait plus de lumière, puis nous laisserons passer une demi-heure par prudence avant d'entrer. De toute manière, nous sommes obligés d'attendre l'arrivée de mes hommes. Ils sont allés se reposer après la dernière garde, ils doivent être sur le point d'arriver. Et toi, comment te sens-tu ?

— Fatigué et nerveux, c'est mon premier kidnapping.

— Ne t'en fais pas, quand ils seront en lieu sûr tu encaisses et tu te casses.

— Et qu'est-ce qu'on fait de la maigrichonne ?

— Tu pourras lui faire quelques câlins avant de partir. De toute manière nous n'en n'avons pas besoin, elle ne fait pas partie de la mission, et ce serait gênant de la garder avec nous. Mes supérieurs ont été très clairs sur ce point, seulement la famille Zenatti et les documents, tout le reste doit être éliminé, surtout s'il y a risque de filtration.

Un frisson secoua Natalia des pieds à tête. C'était une fille grande et mince. Elle aurait fait fureur pendant les années 20, à l'époque du Charleston. Elle avait de la classe, et un port inné. On la remarquait toujours, quoi qu'elle porte. Elle était rarement maquillée. Il était facile de se perdre dans

¹ Casse-toi sale clebs

² Moi aussi.

la vision de ses interminables jambes. Elle avait beaucoup de succès auprès des hommes, mais ça n'accrochait pas, il paraît que les femmes trop intelligentes font peur. De toutes les manières, Natalia avait déjà goûté aux attaches et elle n'avait pas du tout envie d'être enchaînée à nouveau pour l'instant.

Elles étaient toutes les deux assises épaule contre épaule, paralysées, et n'avaient pas émis le moindre son depuis que Lennon avait jappé pour la première fois. Elles restèrent sans bouger, sans se regarder et sans respirer une bonne demi-heure, en écoutant les deux hommes qui échangeaient des banalités sexuelles de machos confirmés.

Lennon les sortit du coma, en les honorant d'une visite de courtoisie.

— Tirons-nous d'ici, dit Zi avec une voix à peine audible.

Elles opérèrent une retraite lente et prudente jusqu'à la porte des cours de tennis. À partir de là elles marchèrent de plus en plus vite. Elles arrivèrent à la grille du jardin de Zi au pas de course et hors d'haleine. Elles entrèrent en silence dans la maison et se dirigèrent directement vers la cuisine. Zi sortit une bouteille de cognac de l'armoire et deux verres.

— Tu vas boire ça ? demanda Natalia en la regardant avec des yeux ronds.

— J'ai besoin d'un remontant et il n'y a pas autre chose à la maison, tu en veux ? lui répondit Zi en lui indiquant l'autre verre.

— Oui. Je crois que j'en ai aussi besoin.

Zi termina de servir son verre jusqu'en haut et fit de même avec l'autre, puis elle le tendit à Natalia tout en prenant le sien avec l'autre main. Les deux vidèrent le breuvage cul sec.

— Pouah !! qu'est-ce que c'est mauvais ! Ça va me bousiller l'estomac. Je peux te dire par c'est passé, qu'est-ce que ça brûle ! Je préfère le tord-boyaux de la discothèque — se plaignit Natalia tout en se laissant tomber sur la chaise de la cuisine — Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

5

Zi se précipita vers le salon, alluma les lampes des tables basses et la télévision. Natalia qui l'avait suivie acquiesça d'un signe de tête.

— Comme cela, ils auront l'impression que l'on continue à regarder la télévision ou à parler. On ne peut rien voir depuis la rue, mais on distingue les changements de lumière des images de la télé. Allons à la cuisine nous organiser.

Elles allèrent s'asseoir à la cuisine. Zi versa à nouveau du cognac dans les verres, mais cette fois-ci seulement à moitié. Il ne s'agissait pas de se soûler ou de se détraquer l'estomac.

— Qu'est-ce que l'on fait ? demanda Natalia avant de poser ses lèvres sur son verre.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que je te raconte tout, mais ce n'est pas le moment, ça risque d'être un peu long et il serait préférable que l'on dégage d'ici rapidement. Je connais les deux mecs qui sont dehors dans la voiture. Mais je ne vois pas ce qu'ils font ici, ni quelle relation ils peuvent avoir avec mes recherches personnelles.

— Et d'où tu les connais ?

— Celui qui a un accent, c'est un Yankee de l'ambassade américaine. Frank Howell je crois. Il a une carte de chercheur et ça fait trois mois qu'il nous fait chier à la B.N.

— Et l'autre, celui qui voulait se farcir la maigrichonne ?

— C'est le nouveau vigile de l'entrée. Celui qui est planté à côté du détecteur. C'est un petit gros, dégoûtant, qui passe plus de temps à mater le cul des minettes, qu'à regarder ce qui se passe sur l'écran de surveillance. Ça ne fait que trois semaines qu'il est là et je ne sais pas comment il s'appelle.

Tout à coup, le plateau en métal de la console de l'entrée commença à vibrer de plus en plus fort. Zi sortit en courant de la cuisine.

— Mon portable ! s'exclama-t-elle.

Elle l'attrapa et l'ouvrit pour par-₃₀ler, tout en regardant le nom qui ap-

paraissait sur l'écran.

— Edgard ! Tu tombes bien. Nous avons un sérieux problème et Abdel Aziz n'est pas encore rentré.

— Je sais. C'est pour cela que je t'appelle. Je viens d'être averti. Il faut que vous quittiez la maison immédiatement, nous avons déjà parlé de cela plus d'une fois. Tout est prêt, n'est-ce pas ? dit une voix grave avec un fort accent argentin.

— Oui, bien sûr, répondit Zi.

— Alors ne réfléchis pas. Agis. Prends Guido, les valises, et sors de là le plus vite possible. Sans que personne ne vous voie. Je t'appellerai dès que possible, dans quelques jours. Maintenant je dois te laisser, moi aussi ils me harcèlent. Bonne chance.

Zi ferma son portable, pensive.

— Comment a-t-il pu savoir ce qui se passait ici tout en étant à Buenos-Aires ? Comme disaient mes parents, il a le bras très long.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qui c'était ?

— Ça c'est une autre très longue histoire. En résumant, il s'appelle Edgard Rossi et c'est un ami d'études de mon père. Il est antiquaire, spécialisé en histoire ancienne et égyptienne du Haut Empire. Il s'est établi en Argentine, à Buenos-Aires et m'aide dans mes recherches depuis que mes parents ont disparu. En fait, c'est lui qui m'a mis dans tout ça. À la maison nous l'avons toujours considéré comme quelqu'un de spécial. Mes parents disaient que s'ils m'avaient baptisée ça aurait été mon parrain. Ils disaient aussi que c'est quelqu'un d'extrêmement patient, intelligent et ambitieux, qui obtient toujours ce qu'il veut, même s'il doit attendre longtemps. Nous sommes dans de bonnes mains.

— Très bien, et qu'est-ce qui t'a dit ?

— Qu'on se casse d'ici le plus vite possible, répondit Zi en ouvrant l'armoire pour en sortir les trois sacs de voyage.

— Je vais chercher ma valise. Je passe par la porte de derrière.

— Natalia, elle est fermée à clé, et tu as cassé la clé dans la serrure la semaine dernière. C'est pour ça que tu as dû aller chercher la bouffe chinoise en passant par la porte de devant.

— C'est vrai. Et maintenant, je fais comment ?

— Tant qu'ils ne te verront pas sortir d'ici vers chez toi et que nous n'éteindrons pas les lumières, ils ne viendront pas. Du moins c'est ce qu'ils ont dit. Voilà ce que je propose : on₃₁ réveille Guido, on prépare tout, et

lorsque nous serons prêts tu vas chez toi par la porte de devant, nous nous disons au revoir très bruyamment. Tu prends ta valise et tu sors par la fenêtre de la petite pièce de derrière qui donne sur le jardin, sans avoir oublié de monter dans ta chambre et de laisser la lampe de chevet allumée.

— C'est le plus sensé. Allons réveiller Guido. — Natalia regarda sa montre — il est une heure et quart. À une heure et demie on est dehors. OK ?

— Le plus difficile va être de faire démarrer Guido. Ferme la porte, il ne manquerait plus que Lennon s'échappe au dernier moment.

Natalia ferma la porte de derrière, elles montèrent vers les chambres et entrèrent dans celle de Guido. L'enfant était endormi, ventre à l'air, les deux mains derrière la tête, avec cette expression de paix et de sérénité que seuls les enfants ont lorsqu'ils dorment.

Zi s'assit à son côté et lui passa la main dans les cheveux. Il valait mieux perdre un peu de temps à le réveiller, Guido pouvait émerger de son sommeil dans une humeur massacrate qui quelques fois durait des heures. Ça tenait de famille et pas un seul n'y échappait.

Le garçon soupira et changea de position. Ça n'allait pas être facile.

— Guido, réveille-toi, dit Natalia avec une voix douce, tout en lui passant la main dans le dos.

Zi lui susurra à l'oreille avec une voix claire et ferme, articulant et séparant bien les syllabes :

— Cho-co-lat.

Guido ouvrit un oeil, et voyant les deux filles inclinées sur son lit, il ouvrit tout grand les yeux et s'appuya sur ses coudes.

— Quoi ? Le ton de la voix était inquisiteur et préoccupé.

— Nous partons en voyage, dit Zi.

— Longtemps ?

— C'est possible.

— Aujourd'hui c'est hier ou demain ? demanda le garçon.

Il jeta un coup d'oeil rapide sur l'engin qui trônait sur sa table de nuit.

— Il est une heure vingt du matin !

— Tu as cinq minutes pour t'habiller, je vais enfiler un pantalon et des tennis. Mets quelque chose de confortable s'il te plaît, lui dit Zi en se dirigeant vers sa chambre.

— Tu vas mettre un pantalon... On part en voyage en pleine nuit... Les mecs de la voiture qui est garée dans₃₂ la rue en ont après nous ! J'en étais

sûr !

Zi s'arrêta net et regarda Natalia. Elle secoua la tête et sortit en disant :

— Natalia, surveille ce petit malin, qu'il se prépare dans un temps record.

Guido se leva en disant « Lumières allumées ! », et les lumières de la chambre s'allumèrent peu à peu en éclairant la pièce. Il se dirigea vers son armoire, sortit ses vêtements et s'habilla en silence. Puis il escalada les étagères, ouvrit la partie supérieure de l'armoire et allongea le bras pour prendre un sac à dos en toile bleue.

— Attrape-le s'il te plaît, Natalia.

Natalia l'aïda à descendre le sac à dos par terre.

— Ça pèse ! Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Mes affaires pour ce voyage. Je n'ai plus qu'à rajouter mon ordinateur portable, et ça..., et ça aussi.

— Ça y est ?

— Oui.

— Alors descendons.

Ils sortirent de la chambre en direction des escaliers.

— Zi, nous sommes prêts, où en es-tu ?

— Je suis prête, dit Zi en sortant de sa chambre. Elle s'arrêta une seconde pour contempler son petit frère. Il était mince et grand pour son âge. Il l'attendait avec sa pose habituelle, dégingandée et désinvolte dans ses habits trop larges, question de mode, la tête légèrement penchée vers la droite, peut-être un certain mimétisme avec Lennon.

Ils descendirent tous les trois.

— C'est quoi ce sac à dos Guido ? demanda Zi sur un ton inquisiteur de grande soeur.

— Mes affaires pour le voyage.

— J'ai déjà une valise toute prête pour toi, avec tes vêtements.

— Dans celle-là il n'y a pas d'habits, et je ne pars pas sans elle.

Le ton de la conversation montait.

— Ce n'est pas le moment de discuter — interrompit Natalia — on doit être dehors dans cinq minutes, et je dois encore faire mon petit numéro de cirque en allant chez moi. Vous me stressez.

Natalia se dirigea vers la porte d'entrée.

— Et s'il y en a un qui m'attend chez moi ?

— Dès que tu entreras chez toi tu₃₃m'appelles de ton portable, comme

ça on sera en contact jusqu'à ce que tu sortes par derrière.

— C'est parti ! — elle ouvrit la porte, appuya sur le bouton vert et sortit. Lorsqu'elle arriva dans la rue, elle se retourna et dit en criant avec de grands gestes :

— À demain. Je t'appelle dès que je rentre du bureau.

— À demain, lui répondit Zi.

Elle allait fermer la porte lorsqu'elle se rendit compte que Guido était en train d'attacher le bout d'un câble électrique dénudé au paillason métallique.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Tais-toi et va répondre à ton vibreur.

Zi se précipita vers son portable et répondit. Pendant qu'elle suivait les pas de Natalia par téléphone, Guido terminait son installation en attachant l'extrémité de l'autre câble à la poignée métallique de la porte. Ensuite, il ferma soigneusement la porte et connecta le tout à la prise de courant de l'entrée, sous le regard halluciné de sa soeur.

Puis il se dirigea vers la cuisine et vérifia que le filet accroché au plafond, au-dessus de la fenêtre, était bien en place et il ouvrit la fenêtre. Il fit de même avec la fenêtre de la petite pièce et celle du salon qui donnait sur le jardin de derrière.

Zi, qui était sortie dans le jardin, rentra avec Natalia. Elles sortirent les trois valises et le sac à dos dehors puis attachèrent Lennon à sa laisse.

— Guido, qu'est-ce que tu fais ?

— Je leur facilite la tâche pour qu'ils entrent par là où je veux.

— Ce n'est pas un jeu, en plus les chaussures servent d'isolant, ça ne va peut-être même pas leur donner un frisson.

— Mais mouillés comme ils vont l'être avec les asperseurs...

— Prends ton chien et partons. Et s'il te plaît, qu'il ne jappe pas, dit Zi tout en vérifiant qu'elle avait bien éteint toutes les lumières.

— Ferme la porte du jardin à clef !

— C'est fait.

Chacun prit son sac et ils se dirigèrent en se baissant vers la clôture du fond en contournant la piscine. Lorsqu'ils arrivèrent près de la sortie de secours ils s'assirent dans un coin. De là ils pouvaient distinguer l'arrière de la voiture garée à une centaine de mètres.

— Ils sont toujours à l'intérieur, dit Natalia.

— On va attendre qu'ils descen-₃₄dent et qu'ils se dirigent vers la mai-

son avant de sortir d'ici, ordonna Zi en sortant de son sac à dos une paire de tenailles noire.

Elle s'approcha de la clôture à demie couverte par un reste de haie, sous le regard attentif de Natalia et Guido, puis commença à couper les maillons un à un. Lorsqu'elle arriva à une hauteur d'un mètre, elle prit la partie du bas et l'enroula vers le haut des deux côtés, dégageant une ouverture suffisante pour pouvoir passer sans problème.

Zi retourna auprès d'eux et rangea la tenaille dans son sac.

— Ça y est. Maintenant on n'a plus qu'à attendre.

Elle regarda le petit groupe. Natalia était assise, le bras autour des épaules de Guido et le regard fixé sur la voiture, sans sourciller. Guido appuyé sur elle caressait Lennon tranquillement installé sur ses genoux.

Ils étaient là depuis une bonne demi-heure lorsqu'une voiture entra dans le lotissement en direction de leur rue et s'arrêta à la hauteur de l'autre. Les deux hommes sortirent du véhicule garé et montèrent à l'arrière. Elle démarra pour aller stationner devant le garage du jumelé de Natalia.

C'est le moment pensa Zi, ils ne pouvaient plus faire marche arrière. Ici s'achevaient quatre années de vie normale. Enfin, normale, normale... Apparemment normale, disons. Elle était gênée d'avoir embarqué Natalia dans cette aventure. Sans parler de Guido. Si au moins Abdel Aziz avait été là. Où pouvait donc être ce maudit ange gardien ? Ses recherches n'avaient conduit à rien pour l'instant. Ou du moins c'est ce qu'elle croyait, sinon pourquoi ces types étaient-ils là ? Et Frank Bowell ? Il semblait diriger l'opération. Au début elle ne l'avait pas reconnu. À la B.N. il avait une voix timide, un peu éteinte, presque servile. C'était l'archétype du « typique chercheur » qui demandait beaucoup d'information à la fois, sans savoir ce qu'il voulait réellement. Maintenant il avait une voix froide comme l'acier, désagréable et cynique.

— En route, on quitte les lieux !

Ils ne mirent que quelques secondes à franchir la clôture. Zi prit les devants. Ils s'engagèrent dans la rue de l'entrée vers les pavillons jumelés qui se trouvaient face aux leurs. Soudain Zi sortit une clef et la pointa sur une Audi A8 dernière série, ôta l'alarme et ouvrit les portes.

— Tout le monde à bord, vite. Et ne faites pas de bruit en fermant les portes.

Elle démarra, fit demi-tour et sor-₃₅tit doucement du lotissement.

— C'est la nouvelle voiture de Paco ? demanda Natalia.

— Oui.

— Comment ?...

— À ton avis !!!

— Donc l'engueulade avec sa femme, la semaine dernière, au sujet d'une maîtresse...

Zi acquiesça d'un signe de tête.

— Bref, tu t'es fait super Superman.

Zi fit un signe avec deux doigts.

— Deux fois !! — exclama Natalia d'une voix aiguë — J'espère que ça valait la peine de jouer à la balancelle.

— Je ne pouvais pas savoir qu'il changerait de voiture si vite.

— Et en plus pour lui taxer les clefs de sa voiture, pouah !! — dit Natalia avec une moue de dégoût — Ça fait combien de temps que tu prépares ça, Zi ?

— Trois ans, répondit-elle affligée.

— C'est dommage de ne pas pouvoir être là demain lorsqu'il commencera à pousser ses hurlements habituels en découvrant que le symbole de son succès a disparu.

Natalia garda le silence un moment. Combien de fois elles s'étaient moquées de Paco en le voyant allongé sur le gazon de la piscine avec sa serviette dernier cri et son moule bite jaune fluo qui disparaissait littéralement sous un bide de baleineau à la peau blanche écaillée et parsemée de poil noir. Sans parler de ces pectoraux poilus où s'entremêlait l'inévitable chaîne en or, et qui par leur taille et leur contenu adipeux auraient fait pâlir d'envie n'importe quelle Barbie en quête de silicone. Et ce visage rond avec une moustache de gardaia civil sous un petit nez, ce front intelligent en prolongement d'une calvitie prononcée terminée par une poignée de cheveux rares et grassex réunis en une queue de rat très fun, de la taille d'un pinceau à aquarelle. Mais le top de Paco c'était sa « discrétion », lorsqu'il parlait de ses aventures et de ses affaires à travers le monde, ce qui lui avait valu le surnom de super superman. Un personnage, l'ami Paco. Par contre s'il portait un moule bite, celle qui portait la culotte c'était Maribel, sa chère et glamourouse épouse, toujours à la dernière mode, emboutissant son corps de marcassin dans de petits modèles haute couture achetés à des prix scanda-

leux. Dieu les crée et ils se réunissent¹, ils étaient vraiment faits l'un pour l'autre.

Pauvre Zi, tout ça pour les clefs d'une voiture...

Lorsqu'ils sortirent de l'urbanisation, Zi prit à droite, et un peu plus loin elle engagea la voiture dans un terrain vague.

— Où vas-tu, par là ?

— Je vais prendre un raccourci qui mène à la route de derrière. Comme ça on arrivera à la nouvelle autoroute de l'Escorial en moins de dix minutes. Et je ne veux plus entendre parler de Paco pendant le reste du voyage, compris ?

¹ Traduction littérale du proverbe espagnol : “Dios los creó y ellos se juntan”. En français qui se ressemble s'assemble

6

La voiture avec les quatre hommes se gara devant l'entrée du garage du jumelé de Natalia. Tout était éteint depuis plus d'une demi-heure et on ne voyait aucun mouvement dans aucune des deux maisons, ni chez les voisins proches.

Frank Bowell ouvrit son sac et en sortit deux petites boîtes noires. Il en donna une à l'homme qui se trouvait à côté de lui et l'autre à l'un de ceux qui venaient d'arriver.

— Ceci est un prototype de grenade incendiaire. Elle détruit et calcine tout ce qui se trouve à moins de dix mètres à la ronde. Pour l'armer, il faut composer le code 1-3-4-2, ensuite il suffit d'appuyer sur le bouton bleu. Elle est programmée pour soixante secondes. Après son activation il n'y a pas de marche arrière, ne l'oubliez pas, ne l'activez pas si vous n'êtes pas sûrs d'avoir le temps de sortir. Ah ! Autre chose, elles sont connectées entre elles par radiofréquence. Lorsque vous en activez une, l'autre se met en marche avec quatre-vingt-dix secondes, ce qui représente trente secondes de plus que la première.

Ils regardèrent tous les grenades et le petit codificateur à base de switchs qui permettait d'introduire le code.

— D'accord, dit Don en regardant de travers l'autre grenade. Mais en tant qu'ancien marine, il ne discutait pas les ordres, il les exécutait.

— Bon, je vous rappelle le plan. Toi, Don et moi nous entrons chez les Zenatti. Don, tu passes par derrière, toi Alberto, dit-il en parlant au vigile, tu entres par la fenêtre de la cuisine, on dirait qu'elle est ouverte, et moi par la porte principale.

— Comment allez-vous entrer ? demanda Alberto.

— Avec ça — Frank sortit de sa veste un petit appareil cylindrique — le dernier cri en serrurerie. Trente secondes pour ouvrir une serrure de sécurité compliquée, quatre pour une serrure normale.

Alberto était impressionné. Il ne₃₈savait pas qui étaient ces types, ni ce

qu'ils voulaient faire avec la fille et son frère. Mais le travail était bien payé, très bien payé.

— Bon — continua Frank — Walter s'occupe de la maigrichonne. Quand vous les aurez localisés, utilisez le spray. Tout le monde a le sien ? — Tous portèrent leur main à leur poche et acquiescèrent — Très important, il est directionnel et efficace à moins de deux mètres. Surtout arrêtez de respirer durant au moins quinze secondes, sinon vous courez le risque de tomber aussi. Si l'un d'eux ne dort pas, ou se réveille ou résiste, rappelez-vous que l'effet de surprise est primordial. Vous plongez sur lui et appuyez sur le spray sans respirer. Le résultat est quasi immédiat. À partir de ce moment, vous disposez de dix minutes d'anesthésie totale. De toutes les manières, nous devons être de retour à la voiture en moins de quinze minutes. En sortant vous laissez une grenade en haut dans une chambre et l'autre en bas sous le chauffe-eau de la cuisine pour que ça ressemble à un problème du gaz et que ça occupe les flics pendant quelques jours, et par la même occasion on efface les traces que l'on aurait pu laisser. Don et Walter les emmèneront et les placeront sur la banquette arrière, toi et moi on revient à notre voiture et on les suit jusqu'au fourgon. S'ils se réveillent, vous leur redonnez un petit coup de traitement de spray, OK ?

Tout le monde acquiesça, et ils descendirent de la voiture. Alberto ne voulait pas commettre d'erreurs. Il était myope comme une taupe et le codificateur était plutôt petit et compliqué. Pendant que les autres sortaient de la voiture et se préparaient, il mit rapidement ses lunettes et avec la pointe d'un stylo introduit le code sur la grenade. Comme cela il n'aurait plus qu'à appuyer sur le bouton bleu.

— Qu'est-ce que tu fabriques Alberto ? demanda Frank un peu altéré.

— J'arrive, j'arrive. Il n'aimait pas Frank, c'était un homme froid avec une touche de folie et de cynisme, peut-être même de sadisme. Il avait hâte que tout cela s'achève pour encaisser son fric et disparaître de la circulation.

Don et Walter enjambèrent la clôture et se dirigèrent vers l'arrière de la maison pendant qu'Alberto et Frank entraient par le portillon de devant. Ils n'avaient pas fait deux pas quand les asperseurs se déclenchèrent avec une forte pression. En quelques secondes ils étaient mouillés de la tête aux pieds.

Pendant que Franck se dirigeait vers l'entrée de la maison sans paraître affecté le moins du monde par les jets, Alberto s'en alla en jurant entre

ses dents vers la fenêtre de la cuisine et commença à escalader pour hisser ses quatre-vingt-dix-huit kilos pour un mètre soixante-sept. Il fit le serment de se mettre au régime dès le lendemain. Il réussit enfin à grimper jusqu'au bord de la fenêtre, posa la main sur la surface froide du plan de travail de la cuisine et, haletant sous l'effort, engagea la moitié de son corps à l'intérieur.

À partir de cet instant tout se déroula très rapidement et dans la plus grande confusion. De l'extérieur lui parvint le son d'un cri étouffé. Il voulut se retourner pour voir d'où cela provenait, mais au même instant il entendit un « plac » à l'intérieur, sur la droite, en direction de la porte, et toutes les lumières de veille des électroménagers s'éteignirent. Il se retourna brusquement vers l'intérieur de la cuisine et sa main droite mouillée glissa sur le plan de travail pendant que quelque chose atterrissait sur lui depuis le plafond. Il tomba sur le sol de la cuisine en très mauvaise position et avec un bruit d'os qui craque. Lorsqu'il réussit à surmonter la crise de panique qui l'envahissait, il se rendit compte qu'un filet de pêcheur enveloppait une partie de son corps et que son épaule droite était amochée, sûrement déboîtée. La douleur commençait à se faire sentir. Il essaya de bouger pour se libérer, le filet paraissait petit, mais la douleur le rendait maladroit. Il commençait à se sentir vraiment mal, une sueur froide lui mouillait le corps, le front, le visage...

Tout à coup il entendit un bruit à l'autre bout de la maison. Quelque chose était tombé et se débattait avec acharnement. Il pensa avec raison que Don était tombé lui aussi sur un filet. Alors, il appela tout bas :

— Frank, Frank tu m'entends ?

Mais Frank ne répondait pas. Ce n'était pas normal, Frank aurait déjà dû être dans la maison. Il essaya donc de rouler sur lui-même pour voir s'il pouvait se libérer suffisamment du filet et terminer de le retirer avec l'autre main. Après un grand effort et beaucoup de douleur, il se retrouva à plat ventre, la figure contre le sol, à demi étouffé par le filet qui à présent lui serrait le cou. Il resta ainsi quelques secondes pour récupérer et c'est à ce moment-là qu'il l'entendit. C'était un bip, répété, très faible et qui venait de sa gauche, plus précisément de la poche gauche de sa veste. Son sang se glaça dans ses veines. En se débattant pour se retourner, il avait appuyé sur le bouton bleu. Il commença à crier, pris de panique.

— Frank ! Don ! Walter ! Sortez-moi d'ici ! Sortez-moi d'ici ! Frank !...

Il y avait un écho dans la maison, mais avec traduction simultanée.

— Frank, Walter, Help, Help me !⁴⁰...

C'était Don, qui essayait de se libérer de la diabolique invention qui quelques minutes auparavant lui paraissait si jolie et admirable, mais qui maintenant s'était mise en marche toute seule. La panique l'empêchait de réfléchir et de se libérer du petit filet bordé de minuscules boules de plomb qui l'enveloppait.

7

La première explosion déchira le silence de la nuit à l'instant où la voiture quittait le terrain vague pour s'engager dans un chemin de terre, à une centaine de mètres derrière le lotissement.

— Guido, tu y as été un peu fort ! C'était quoi ça ?

Zi avait arrêté la voiture. Les deux filles regardaient l'enfant avec une expression étrange.

— Rien, je vous le promets. J'ai seulement mis mes filets.

— Et cette histoire du câble électrifié sur le pommeau de la porte d'entrée ?

— Tout au plus une petite décharge. Le différentiel électrique est de trente milliampères, c'est légal. Il coupe le courant immédiatement et on en est quittes pour une bonne frayeur.

Une seconde explosion les surprit à nouveau, faisant trembler la nuit.

— Putain ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Il vaut mieux ne pas rester ici, dit Zi. Elle engagea une vitesse et la voiture s'éloigna prudemment sur le chemin de terre, sans autre éclairage que celui de la lune, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la route principale.

Vous avez aimé et vous voulez lire plus ?
Vous trouverez le roman complet sur :

viewBook.at/MAPAMUNDI_french

...

Merci beaucoup.